LA FRONTIÈRE CULTURELLE DANS LA TRADUCTION DU TEXTE LITTÉRAIRE : FILTRAGE, PASSAGE OU MÉTISSAGE ?

Chirine CHAMSINE[1]

Abstract: Translation is commonly considered today as an intercultural process. The cultural dimension is not only related to linguistic boundaries and limitations, but also to an extra-linguistic element based on underlying representations that give statements their coherence and acceptability in society and influence the implicit message interpretation in the target language. Considering translation as a form of intercultural communication and the translator as the principal agent of this communication, this article discusses the correlation between translation, language, representation and culture.

Keywords: Translation studies, language, culture, representation, literary text.

Toute production humaine est le reflet d'une culture, d'une identité et d'une histoire. Dans les textes littéraires, l'outil de communication qui sert à véhiculer la pensée, l'idée et l'émotion de l'auteur n'est autre que la langue. Ainsi, les mots qui, en apparence, sont ceux de tous les jours, se chargent de valeurs culturelles et affectives et assument une fonction symbolique et métaphorique. Dans ce cas, ce n'est pas seulement le sens qui doit être pris en considération, mais aussi la manière avec laquelle ce sens est évoqué.

En envisageant la traduction comme un transfert, un passage ou une traversée, la culture devient une frontière dans le sens matériel et métaphorique du terme. Dans les différentes approches de la traduction, cette notion de frontière s'apparente à celle d'une barrière qui entrave la fluidité du passage et constitue un obstacle dans le processus de traduction. Les particularités culturelles et les problèmes qu'elles engendrent ont d'abord poussé les chercheurs à s'intéresser à cette dimension « extralinguistique ». La culture a été ensuite appréhendée comme une totalité qui intervient à

[1] Université du Québec à Montréal (UQAM), Canada, chamsine.chirine@uqam.ca.

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

toutes les étapes, depuis la production de l'originale jusqu'à la réception du texte traduit.

Le traducteur, qui est aussi un médiateur interculturel, se trouve alors confronté à cette frontière qui se présente sous forme de diversité à plusieurs niveaux : de la représentation ou la vision du monde, à la conception et la catégorisation jusqu'aux interdits et tabous. Face à cette barrière, il doit gérer une situation de communication particulière. Considérant la traduction comme une forme de communication interculturelle et le traducteur comme l'agent principal de cette communication, le présent développement s'intéresse aux différents aspects de cette diversité culturelle dans la langue, l'identité et la pensée ainsi qu'aux moyens utilisés par le traducteur pour faire face aux problèmes dits « culturels » et établir un équilibre communicationnel.

La corrélation étroite entre langue, émotion, culture et traduction constitue la matrice de cette étude qui s'articule autour du texte littéraire, dans une approche analytique interculturelle orientée vers des aspects terminologiques, traductologiques et sociolinguistiques.

Nous avons choisi de travailler sur des textes et poèmes de Mahmoud Darwich, figure emblématique de la littérature arabe, connu pour son engagement pour son pays, la Palestine. Tourmenté par l'exil, hanté par le rêve et la nostalgie, il tente de renouer avec un passé douloureux. Mais lorsque sa mémoire individuelle se croise avec une mémoire collective, il devient internationalement le porte-parole de tout un peuple avec lequel il partage le vécu, les souvenirs, les souffrances et les aspirations.

À partir d'extraits en vers et en prose, nous suivrons le voyage qu'entreprend le « texte » en traversant la frontière culturelle, depuis sa conceptualisation dans la langue-culture[1] d'origine jusqu'à son adaptation à la langue-culture d'accueil.

La langue : une identité culturelle

Langue et culture sont deux notions indissociables qui sont en régénération permanente et qui entretiennent des rapports complexes. Une langue n'est pas un simple outil de communication, c'est un ordre symbolique où les représentations, les valeurs, les traditions, les croyances et

[1] La notion de « langue-culture » sert dans ce contexte à souligner la corrélation étroite entre langue et culture qui sont étroitement liées et en interaction permanente dans le processus de traduction.

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

les pratiques sociales trouvent leurs fondements (Ladmiral et Lipiansky, 1989). Elle est dotée d'une puissance particulière, car bien qu'elle soit un des éléments de la culture, « elle transcende les autres éléments dans la mesure où elle a le pouvoir de les nommer, de les exprimer et de les véhiculer. » (Abou, 1981 : 33).

Les liens étroits entre langue et culture ont longtemps alimenté des réflexions. En 1774, Herder fut l'un des premiers à interpréter la pluralité des cultures en se fondant sur une analyse de la diversité des langues. Pour Sapir et Whorf, la structure morphosyntaxique de la langue traduit les modes de pensée et reflète la vision du monde propre à chaque culture. A partir de cette corrélation étroite avec la culture, la langue n'est plus réduite à un instrument pour communiquer la pensée humaine, elle devient aussi un moyen pour la produire (Humboldt, 2000). Cette hypothèse fut longtemps défendue par Humboldt qui a transporté la pensée dans la langue en montrant ce que les opérations de la pensée doivent à la langue et vice-versa. Selon lui, ce serait une illusion de croire que l'esprit humain va droit au but. Le processus de réflexion entre en interaction avec la langue, la culture et l'histoire, ce qui rend la pensée « habitée par le caractère national de sa langue » (Humboldt, 2000 : 10-11).

Toute personne, en s'exprimant, revient donc réflexivement sur les découpes conceptuelles particulières opérées par sa propre langue. Il y aurait donc autant de « travail de la pensée dans la langue que celui de la langue dans la pensée. » (Humboldt, 2000 :8)

Prenons l'exemple de la notion de « guerre sainte » forgée par la chrétienté lors des Croisades et dont la transposition dans l'univers islamique à travers la langue arabe, pour traduire le mot « djihad » n'est pas tout à fait pertinente. Dans la littérature arabe classique, il n'était pas d'usage d'accoler l'adjectif « saint » au substantif « guerre ». Ce n'est que tardivement que l'arabe moderne en donna un équivalent : *al-Ĥarb al-muqaddassa*[1], mais auparavant, les deux mots n'existaient que séparément. En effet, comme l'explique Lewis (1988), la sacralisation de lieux est courante et largement répandue dans le monde islamique, cependant, la sacralisation de personnes vivantes et d'actions humaines n'est pas pratiquée par les musulmans.

[1] *Al-Ĥarb* : la guerre et *al-muqaddassa* : sainte.

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

La racine *q.d.s.* en arabe, vient de l'araméen et désigne la sacralité. On en trouve plusieurs occurrences dans le texte coranique et la littérature classique, dont :

> *Al-Quddūs*, un des noms divins qui signifie « Le Très Saint »
> *Muqaddas*, féminin *muqaddassa*, adjectif signifiant saint ou sacré
> *Al-Quds*, le nom donné à la ville de Jérusalem qui abrite des lieux sacrés de l'Islam comme la mosquée *Al-Aqsā* et le Dôme du Rocher.

Cependant, une autre racine, *ĥ.r.m.*, est plus fréquemment utilisée pour désigner la sacralité. Tout comme *sacer* en latin, le terme *ĥarām* en arabe renvoie à la fois au sacré, à l'inviolable, à l'interdit ou encore à la nécessité de préserver, d'où les termes :

> *Al-Ĥaram* : substantif désignant le premier lieu saint de l'Islam qui se trouve à la Mecque
> *Ĥarām* : substantif et adjectif qui désigne ce qui est interdit par la religion
> *Muĥarram* : Le premier mois du calendrier de l'Hégire et l'un des quatre mois sacrés pour les musulmans
> *Ĥaram* : substantif désignant tout ce qu'un homme doit protéger et défendre, utilisé en arabe moderne comme synonyme de « épouse »
> *Ĥarīm* : ayant à l'origine la même signification que le mot « *ĥaram* », ce terme a été emprunté de l'arabe après avoir subi un glissement sémantique pour devenir *harem*, en français, le lieu interdit aux hommes où séjournent les épouses.

En transposant le domaine de la pensée dans celui du langage[1], la langue devient un instrument qui organise le monde et la pensée. Loin de se réduire à une simple pluralité de sons et de signes, la diversité des langues correspond donc à une diversité des visions du monde.

La culture codifie la pensée

Il est incontestable que la langue porte en elle une dimension identitaire qui distingue les groupes humains. Mais comment l'homme

[1] Le langage étant considéré dans ce contexte comme la faculté d'exprimer et de communiquer cette pensée à l'oral et à l'écrit.

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

acquiert-il la parole ? Est-ce un phénomène inné relatif à l'évolution naturelle ou une aptitude acquise soumise à des facteurs socioculturels ?

En effet, l'être humain est un être biologique doté de facultés et de prédispositions innées dont la mise en œuvre est assurée par son organisme, i.e. son corps et son cerveau (Damasio, 2000). Toutefois, l'homme est aussi un être social et ses interactions avec son entourage lui permettent de développer plusieurs de ses aptitudes, y compris le langage (Karli, 1995). En ce qui concerne le débat entre l'inné et l'acquis, l'organisation mentale et les processus neurologiques qui sous-tendent la faculté de langage sont évidemment innés et communs à tous les hommes. Cependant, cela n'exclut pas « la relation d'influence réciproque qui les lie au social durant le développement de l'espèce [humaine]. » (Hagège, 1996 : 28). Ainsi, si l'enfant est doté d'une aptitude naturelle à produire un nombre infini de phrases, « cette aptitude est appliquée aux modèles de phrases que lui fournit son entourage. » (Hagège, 1996 : 25). C'est donc à travers la culture que l'enfant apprend à parler, ou en d'autres termes, à communiquer ses idées selon le système traditionnel d'une société particulière. La parole est donc un héritage historique d'un groupe social et, de ce fait, elle est une fonction acquise qui dépend de la culture (Sapir, 2001).

Bien que la faculté de langage dépende d'un équipement organique fourni par la nature et l'hérédité biologique, nul ne peut nier l'influence socioculturelle sur l'acquisition et le façonnage de cette aptitude humaine. La langue, par son lexique, sa syntaxe et ses structures codifient la pensée humaine et transmet une culture.

Ce rapport complexe entre langue, culture et pensée est particulièrement intéressant dans l'apport des sciences cognitives au domaine de la traduction. L'esprit humain peut manipuler virtuellement toutes sortes de représentations : on pense alors en mots ou en images. La pensée étant une simple extension de la perception et de la mémoire, lorsque nous percevons, nous construisons une image mentale. La pensée, qu'elle s'opère via des mots ou des images, est donc profondément ancrée dans une langue-culture. Dans cette optique, la langue devient révélatrice d'un mode de vie et de valeurs culturelles, mais aussi d'une structure linguistique en corrélation avec une structure sociale (Baylon, 2002).

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

La culture fabrique les émotions

Des études sur les émotions soutiennent l'idée d'une continuité entre les êtres humains et les animaux dont le précurseur est le naturaliste Charles Darwin, qui, en 1872, fut l'un des premiers à s'intéresser aux phénomènes émotionnels en publiant un ouvrage intitulé *L'expression des émotions chez l'homme et chez les animaux*[1]. Cette hypothèse sur la disposition innée et universelle des êtres humains à exprimer et reconnaître certaines émotions de base a inspiré de nombreux chercheurs appartenant au courant évolutionniste qui affirment que les êtres humains éprouvent des émotions parce que c'est inscrit dans leurs gènes (Lelord et André, 2001). L'étude des émotions a été envisagée par ces chercheurs dans la seule perspective intra-individuelle. Cependant, d'autres spécialistes se sont intéressés à traiter les émotions d'un point de vue social et culturel. C'est le cas du psychologue culturaliste James Averill (1980) pour lequel les émotions seraient le produit de « constructions sociales ». L'approche culturaliste s'oppose donc fermement à l'existence d'émotions de base. Elle considère que l'émotion est essentiellement déterminée par les normes et les règles sociales et sera, avant tout, « un rôle social » que l'homme apprend en grandissant dans une société donnée. Les émotions humaines pourraient donc être aussi variées que les langues des différents peuples (Lelord et André, 2001).

Les sciences de l'homme n'ont cessé de débattre cette même problématique de l'unité du genre humain et la diversité de ses productions culturelles. Cependant, que l'on soit partisan du courant évolutionniste universaliste ou du courant culturaliste relativiste, les différences culturelles qui définissent la pluralité humaine sont bel et bien là. L'un des premiers jugements portés à cet égard remonte au Ve siècle avant J-C, quand Hérodote décrit les Egyptiens comme des gens qui agissent « à l'inverse des autres peuples », c'est-à-dire les Grecs eux-mêmes (Journet, 2002).

Des chercheurs en anthropologie se sont intéressés à la manière dont les individus regroupent les choses. Une des tribus aborigènes d'Australie, par exemple, inclut les femmes, le feu et les choses dangereuses dans une seule et même catégorie (Lakoff, 1985). Dans leur mythologie, le soleil (qui est une femme) est l'épouse de la lune. Comme le soleil procure de la chaleur, il est associé au feu, et comme le feu est dangereux, le soleil et la femme sont tous deux reliés aux choses dangereuses. Cette classification

[1] Le titre original de l'ouvrage est : *The Expression of the Emotions in Man and Animals*, Philosophical Library, New York.

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

n'aurait pas de sens aux yeux des Occidentaux, mais réciproquement un chrétien aura beaucoup de difficultés à expliquer aux membres de cette tribu que Jésus est à la fois un homme, un dieu, un esprit et le fils de Dieu (Westen, 2000).

Les émotions font donc partie des caractéristiques qui distinguent les différents groupes et constituent l'un des aspects les plus remarquables du style d'une société. Depuis quelques années, nombreuses sont les disciplines qui commencent à s'y intéresser notamment dans le domaine des sciences du langage. Les spécialistes du courant culturaliste qui se sont intéressés à étudier les rapports des émotions à la culture considèrent que la réalité de ces dernières réside dans la manière dont elles sont conçues, nommées, identifiées et commentées à l'intérieur d'une culture. Elles sont donc liées à des situations sociales et culturelles dont elles ne peuvent être dissociées (Surrallés, 2002). S'il est incontestable que tous les facteurs culturels interviennent dans le façonnage des émotions, c'est surtout l'histoire, la religion, l'environnement et la langue qui sont pris en considération. L'ensemble de ces facteurs forme des cadres de référence et inclue le système culturel « dans une vision du monde et une échelle de valeurs correspondante » (Abou, 1981 : 33). C'est ainsi que naissent les représentations collectives, la conscience collective, la mémoire collective et l'imaginaire collectif. A partir de son capital cognitif, la culture établit les règles et les normes qui organisent la société et régissent les comportements des individus. Culture et société sont donc en relation génératrice mutuelle et dans cette relation, les individus sont à la fois porteurs et transmetteurs de la culture (Morin, 1991 : 17). Hall (1971) va beaucoup plus loin et considère que les individus appartenant à des cultures différentes habitent des mondes sensoriels différents. Selon lui, l'analyse de la manière dont les différents groupes utilisent leurs sens dans leurs interférences avec l'environnement vivant aussi bien qu'inanimé, fournit des données concrètes sur leurs différences.

Ce n'est donc qu'à travers sa culture que l'homme perçoit, pense, comprend, interprète, parle et agit.

La langue et les émotions

Quand on est transporté de joie, fou de rage, envahi par la tristesse ou rongé par la douleur, c'est dans la langue maternelle que l'on cherche à s'exprimer, souvent d'une manière spontanée et inconsciente. Langue et

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

émotions sont intimement liées : c'est à partir des outils linguistiques de la langue que l'on peut construire et structurer l'expression de nos émotions et c'est par l'intermédiaire de la langue qu'on les véhicule. Si tous les facteurs culturels interviennent dans le modelage des émotions, c'est autour de la langue qu'ils s'articulent et concourent à ce façonnage. À partir de cette relation, deux niveaux de complexité se présentent lors du passage d'un texte littéraire d'une langue-culture à une autre : le premier concerne le « génie de la langue » considéré comme « le propre, le cœur, l'essence même d'une langue » (Trabant, 2000 : 79) et le second relève du « génie de l'écrivain » révélateur d'une identité à la fois personnelle et collective.

D'une manière générale, le génie d'une langue est l'ensemble des traits qui attribuent à la langue une certaine singularité et la rendent différente des autres. De la syntaxe à la sémantique et de l'agencement des mots aux multiples registres de vocabulaire, chaque langue est conceptualisée dans sa propre culture et exprime nos différences ancrées plus ou moins profondément dans la matière de nos existences humaines.

Dans les textes littéraires, l'écrivain entre en fusion avec sa langue, la manie et se l'approprie en créant parfois des écarts par rapport au sens courant. Il cherche à s'exprimer, à transmettre un message, à projeter des images saillantes. C'est pour cette raison, disait-on, que l'esprit d'un écrivain ne trouve toute sa plénitude, sa solidité, sa profondeur et son authenticité qu'à travers sa langue maternelle (Humboldt, 2000). Le traducteur, qui est à son tour est un auteur, interprète le sens, l'actualise et se l'approprie. L'interprétation en ce sens, rapproche, égalise, rend contemporain et semblable et consiste à « rendre propre ce qui d'abord était étranger » (Ricoeur, 1986 : 153).

Les problèmes culturels de la traduction

C'est le terme « métalinguistique » qui est utilisé pour désigner « l'ensemble des rapports qui unissent les faits sociaux, culturels et psychologiques aux structures linguistiques » (Vinay et Darbelnet, 1977 : 259).

Les problèmes spécifiquement « culturels » de la traduction seraient dûs au rapport référentiel/inférentiel auquel les langues recourent différemment pour exprimer un même sens. L'implicite fait donc partie de cette réalité extralinguistique, c'est-à-dire socioculturelle. Selon Lederer (1994), il s'agit de savoir comment faire passer du mieux possible le monde

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

implicite que recouvre la langue étrangère. L'implicite est produit par le discours où s'incarnent des pratiques socioculturelles et non pas par la langue. Ce sont donc les cultures, non les langues, qui déterminent le rapport implicite/explicite, établi par les locuteurs suivant les représentations et les pratiques sociales dans une culture donnée.

Il en résulte que la production et la réception de tout texte sont conditionnées par la culture :

> Having grown up in another culture, the TT [target text] recipient has a different knowledge of the world, a different way of life, a different perspective on things, and a different « text experience » in the light of which the target text is read. All those factors affect the way in which he handles the target text[1]. (Nord, 1991 : 24-25)

Dans le processus de traduction, la culture n'est donc pas uniquement appréhendée comme une difficulté linguistique, mais aussi comme un élément extralinguistique qui joue essentiellement sur l'inférentialité et sur la cohérence des enchaînements des énoncés. Certes, la couche extérieure qui relève essentiellement des formes lexico-syntaxiques est la plus visible et explicite. L'un des exemples les plus pertinents est celui de la non-coïncidence des genres qui pourrait affecter l'œuvre littéraire dans sa viscéralité. Dans son roman *Une mémoire pour l'oubli*[2], Mahmoud Darwich raconte des évènements historiques à partir de son propre vécu. Il décrit une journée à Beyrouth sous le siège israélien et sa première aventure est celle du café. Incapable de préparer le café du matin car les obus s'abattent sur sa cuisine, il se laisse emporter par une histoire d'amour dans laquelle *al-qahwa*, le café, devient la bien-aimée. Substantif féminin, la *qahwa* se transforme en une femme que l'auteur connaît comme nul autre et devient « la vierge de l'aube » (*'aẕrā' as-ṣabāĥ*) et « une fée devineresse qui dévoile les secrets du jour » (*As-sāĥira al-kāšifa limā yaĥmiluhu an-nahāru min asrār*), faisant ainsi allusion aux pratiques de divination répandues au Moyen-Orient et qui consiste à lire l'avenir dans le marc de café. La non-coïncidence des genres en arabe et en français rend impossible la reconstruction des mêmes images

[1] Ayant grandi dans une autre culture, le destinataire du texte cible a une connaissance du monde différente, un mode de vie différent, un point de vue différent sur les choses, et une «expérience de textes » différente suivant laquelle le texte cible est lue. L'ensemble de ces facteurs influe sur la façon dont il réagit au texte cible.

[2] Mahmoud Darwich, *Une mémoire pour l'oubli,* Arles, Actes Sud, 1994.

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

métaphoriques. La « vierge de l'aube » devient alors une « aube vierge » dans la version française et la « devineresse » devient « devin » occultant ainsi toutes les nuances connotatives, affectives et culturelles relatives au caractère féminin sur lequel l'auteur de l'originale a tissé sa métaphore.

Une autre difficulté explicite réside dans l'absence d'équivalents dans la langue d'arrivée. Dans le même roman, l'auteur privé d'eau dans une ville assiégée, essaie de s'échapper à l'atrocité du présent par un retour au passé glorieux et rayonnant des Arabes, à travers la langue elle-même. Cette dernière véhicule la nostalgie de l'auteur par le biais de l'une de ses propriétés intrinsèques : sa richesse sémantique et lexicale. Il énumère alors les différentes appellations de l'eau en arabe extraites du dictionnaire thématique d'Ibn Sida, un savant andalou, dans un paragraphe renfermant environ 150 substantifs et adjectifs sous forme d'unités lexicales. Pour pallier l'absence d'équivalents en français, le traducteur opte pour une note explicative pour signaler qu'il s'agit d'une libre adaptation et il propose quelques appellations « *unda, unde, egua, ewe, aigues* » puis transmet le sens d'un certain nombre de termes arabes en utilisant des verbes, des adjectifs et des compléments « Eaux claires, limpides, transparentes, eau de source, de roche, de neige, eau qui court, coule, jaillit, etc. ». Bien que cette adaptation soit une issue pour résoudre ce problème, elle éclipse un aspect fondamental dans la construction du texte implicitement et explicitement. En français, l'esprit du roman s'effrite dans ce passage et le lecteur peine à trouver le rapport entre la dénotation et la connotation sous-jacente, tandis qu'en arabe, le lien est plus évident, concret et presque spontané.

Dans ses réflexions rétrospectives où la notion de l'eau qui surgit à travers des références historiques, religieuses et affectives assure une fonction symbolique, l'auteur évoque la Création à travers un extrait du grand historien arabe Ibn Al-Athir :

> « Le Trône de Dieu tout-puissant était sur l'eau et rien de toute la création ne fut créé avant l'eau. Lorsqu'il voulut créer le monde, il fit sortir de l'eau une vapeur qui s'éleva sur l'eau et la recouvrit, et ce fut le ciel »

La traduction ne fait pas apparaître la relation morphosyntaxique fondamentale dans le texte arabe qui révèle la dérivation du mot (*samā'*) ciel du verbe (*samā)* s'élever et sa combinaison avec le mot (*mā'*) eau en arabe.

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

Samā + *mā'* = *samā'*

S'élever + l'eau = le ciel

C'est l'eau qui s'est élevée, autrement dit, la vapeur d'eau, qui a formé le ciel.

Ainsi, le processus qui explique l'origine du mot *samā'* (ciel) en arabe dans le fond et dans la forme- au cours duquel la vapeur s'est élevée (*samā*) au-dessus de l'eau (*mā'*) et l'a recouverte fut appelée *samā'* – n'est pas transposable en français. La traduction proposée occulte les dimensions conceptuelles et connotatives du texte original, puisque la visée de l'auteur n'est pas uniquement informative. A travers le sujet de l'eau, il expose avec ingéniosité toute la splendeur et la subtilité de la langue arabe et s'en sert pour glorifier une civilisation qui fut jadis rayonnante et brillante. C'est aussi une manière de montrer le contraste entre le passé triomphal des musulmans auxquels il s'identifie et la défaite actuelle incarnée par la guerre, l'exil et l'état de siège.

La réception : un processus imprégné de culture et d'émotions

Outre les formes morphosyntaxiques et les limites linguistiques, il est important d'explorer les dimensions discursives fondées sur des représentations sous-jacentes telles que les valeurs ou les présupposés fondamentaux qui confèrent aux énoncés leur cohérence et leur acceptabilité dans une société. Or, plus grande est la distance entre deux cultures, ou entre deux états de société, plus grande sera la divergence entre ces éléments sous-jacents aux énoncés. De ce point de vue, les difficultés de traduction qui se posent entre deux cultures très distantes, comme les cultures orientale et occidentale par exemple, vont bien au-delà de la traduction des « mots culturels ». C'est plutôt la différence des comportements, des valeurs et des croyances, mais aussi des paradigmes entre deux cultures qui pose des problèmes et exige du traducteur des stratégies bien élaborées pour mener à bien son rôle de « médiateur interculturel ».

Quand il s'agit de poésie, cette problématique devient culminante. Mahmoud Darwich, bien qu'attaché à la simplicité, est très exigeant dans le choix de ses mots. Il dit lui même qu'il lui a fallu dix ans pour trouver le mot juste pour dire la fleur de l'amandier dans le titre de son recueil « Comme des fleurs d'amandier ou plus loin ».

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

Pendant sa jeunesse, il a été détenu et en prison il a écrit « A ma mère »[1], en arabe, un poème devenu un refrain qui enthousiasme les foules et déchaîne les sentiments.

J'ai la nostalgie du pain de ma mère,
Du café de ma mère
Des caresses de ma mère…
Et l'enfance grandit en moi,
Jour après jour,
Et je chéris ma vie, car
Si je mourais, j'aurais honte des larmes de ma mère !

Fais de moi, si je rentre un jour,
Une ombrelle pour tes paupières,
Recouvre mes os de cette herbe
Baptisée sous tes talons innocents.
Attache-moi
Avec une mèche de tes cheveux,
Un fil qui pend à l'ourlet de ta robe…
Et je serai, peut-être, un dieu,
Si j'effleurais ton cœur !

Si je rentre, enfouis-moi,
Bûche, dans ton âtre,
Et suspends-moi,
Corde à linge, sur le toit de ta maison,
Je ne tiens pas debout,
Sans ta prière du jour,
J'ai vieilli. Ramène les étoiles de l'enfance
Et je partagerai avec les petits oiseaux,
Le chemin du retour…
Au nid de ton attente

Dans le cadre de notre étude, nous avons travaillé avec deux groupes d'étudiants de l'école de langues : le premier constitué de dix étudiants non arabophones qui ont lu la version française et le second formé par dix étudiants arabophones natifs qui ont lu la version arabe originale. Le critère principal dans le choix des groupes est l'appartenance à une langue-culture

[1] Mahmoud Darwich, *Anthologie poétique*, édition bilingue, Arles, Actes Sud, 2009.

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

donnée, le but étant d'étudier la réception de l'originale dans sa culture d'origine et de la traduction dans la culture d'accueil. La seule information qui leur a été donnée est le nom du poète et son pays d'origine. Chacun s'est ensuite exprimé sur les connotations sous-jacentes, dans le but d'évaluer les variantes dans la réception du poème entre la culture d'origine et la culture d'arrivée. Les résultats sont comme suit :

L'explicite	L'implicite pour les 10 étudiants arabophones	L'implicite pour les 10 étudiants francophones
La mère	Pour 8 étudiants, il s'agit de la patrie, le pays d'origine. Pour 1 étudiant, c'est le foyer. Pour 1 étudiant, c'est le passé.	Pour 9 étudiants, il s'agit de la mère réelle du poète. Pour 1 étudiant, il s'agit de la maison d'enfance.
Le retour	Pour 8 étudiants, il s'agit du retour de l'exil. Pour 1 étudiant, c'est un retour à la maison d'enfance. Pour 1 étudiant, c'est un retour dans le temps, à l'enfance.	Pour les 10 étudiants, il s'agit du retour à la maison familial.

Nous remarquons que les lecteurs de la version originale arabe ont facilement établi le rapport entre la mère proprement dite et le symbole qu'elle représente dans la culture du poète : la mère c'est la patrie perdue, la terre, l'amour et le sens de la maison aiguisé par l'exil. Quant au retour, il s'agit bien du retour de l'exil, du retour à la justice, à la paix et à la liberté.

Le poète est habité par l'obsession des limites imposées à son existence, son être dans son milieu et sa géographie particulière. Mais son histoire individuelle, celle du grand déracinement de son pays, se confond avec celle de tout un peuple. Les lecteurs de l'originale ont ainsi facilement trouvé dans sa voix personnelle une voix collective.

Dans un autre poème « Je ne désire de l'amour que le commencement »[1] :

[1] Mahmoud Darwich, *Anthologie poétique*, édition bilingue, Arles, Actes Sud, 2009.

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

Je ne désire de l'amour que le commencement. Les pigeons se sont envolés
Par-dessus le toit du ciel dernier. Ils se sont envolés et envolés.
Il restera après nous du vin à profusion dans les jarres
Et quelque terre suffisante pour que nous nous retrouvions, et que la paix soit

L'explicite	L'implicite pour les étudiants arabophones	L'implicite pour les étudiants francophones
Les pigeons	Tous les étudiants arabophones ont vu dans le terme « pigeon » une connotation positive et le symbole de la paix et de l'espoir.	Tous les étudiants francophones étaient confus à l'égard de l'utilisation de ce terme par le poète. Pour eux, les pigeons renvoient à des connotations négatives comme la saleté, la gêne, l'idée d'être envahi par des occupants.

Dans un dernier extrait du poème « J'ai derrière le ciel un ciel » [1]:

L'étranger est passé
Portant sept siècles de chevaux. Il est passé là l'étranger
Pour que l'étranger passe là-bas.
Je sortirai sous peu
Des rides de mon temps, étranger à Shâm et à l'Andalousie
Je suis l'Adam des deux
Eden
L'un et l'autre perdus
Alors chassez-moi lentement,
Et tuez-moi lentement
Sous mon olivier

[1] Mahmoud Darwich, *op. cit.* (2009).

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

L'explicite	L'implicite pour les arabophones	L'implicite pour les francophones
Sept siècles de chevaux	9 étudiants ont vu dans cette expression une allusion à l'âge d'or des musulmans, au passé glorieux, aux grandes conquêtes. 1 étudiant a uniquement fait le lien entre les chevaux et les guerres.	Aucun étudiant n'a fait le lien entre l'âge d'or des musulmans et les sept siècles de chevaux. Pour eux, le cheval fait penser aux guerres, aux agressions.
Sham[1] et Andalousie	5 étudiants ont pu faire le lien entre le mot *Sham* et la Palestine. 10 étudiants ont vu dans le mot « Andalousie » une connotation positive.	Aucun étudiant n'a pu faire le lien entre *Sham* et la Palestine. Pour eux, le mot « Andalousie » est neutre.
Je suis l'Adam des deux Eden	8 étudiants ont établi un lien entre Adam, déchu du Paradis et le poète exilé de sa patrie.	3 étudiants ont établi un lien entre l'Eden biblique et la Palestine.

Au sein de la culture originale d'un texte, les destinataires qui se situent dans le même univers culturel que celui de l'auteur, sont capables de saisir les allusions et les connotations affectives et culturelles. Il est vrai que dans une même culture, les individus ne réagissent pas d'une manière identique à un texte littéraire, car chacun le perçoit différemment selon son expérience, son âge, son vécu personnel et bien d'autres facteurs. Cependant, ces individus parlant la même langue de l'auteur et partageant avec lui un même savoir extralinguistique ont plus facilement accès au sens implicite véhiculé par le texte.

[1] En arabe, le mot *Sham* désignait à une certaine époque un ensemble de pays du Moyen-Orient, à savoir, la Syrie, le Liban, la Palestine et la Jordanie. On les appelait alors *Bilad Ash-Sham*, les pays situés sur la gauche lorsqu'on se tourne vers l'Orient (c'est-à-dire lorsqu'on s'oriente).

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

La traduction, certes, donne au texte littéraire des ailes qui lui permettent de voyager à travers le temps et l'espace. Cependant, en franchissant la frontière culturelle, le sens s'éloigne de ses contours originaux. Cloîtré dans une nouvelle culture, il est redessiné par l'esprit de ceux qui le captent et ne peut passer qu'une partie des connotations qu'il abrite. Les mots et leurs agencements ne sont également pas de simples outils travaillant passivement à la communication, ils possèdent aussi la fonction d'agir : ils clarifient, dissimulent, séduisent, attachent, détachent, etc. Au-delà de sa signification directe, le mot est issu d'une vision de l'être humain, de la société et du monde visible et invisible (Sizoo, 2000).

L'acte de traduire consiste à rechercher l'équivalence dans la différence. Il met donc en relation deux partenaires : l' « Etranger », dans son œuvre, son auteur et la langue - culture de départ et le « Propre » qui concerne le destinataire de la traduction, la langue d'arrivée et la culture d'accueil. Et entre les deux, se trouve le traducteur dans une inconfortable situation de « médiateur » en transmettant un message d'une lange à une autre (Ricoeur, 2004). Et c'est justement cette position que Berman (1995) a désignée par « épreuve » au double sens de « peine endurée » et de « probation ». Car traduire consiste à servir deux maîtres : « l'étranger dans son œuvre et le lecteur dans son désir d'appropriation » (Ricoeur, 2004 :9). Et les « plages d'intraduisibilité » parsemées dans le texte original font de la traduction un drame, mais aussi un délice.

La frontière culturelle en traduction qui prend des dimensions linguistiques, intellectuelles et sociales, présuppose un laisser-passer, un contrôle, une décision. Le traducteur devient alors un négociateur procédant à un certain sauvetage et à un consentement à la perte. Cependant, la traduction, comme toute autre forme de communication, n'est pas intégrale. Le traducteur est un maillon de cette chaîne de communication, le destinataire de la traduction en est un autre. Dans ce sens, la participation proactive du lecteur final est primordiale. Il doit élargir sans cesse son bagage cognitif et le remanier par ses lectures, ce qui lui permettra d'accéder aux différents aspects « exotiques » dans le texte traduit.

Si dans la quête du sens, le traducteur, contraint par deux systèmes linguistiques et culturels, procède d'abord par filtrage au niveau de l'information et de la connotation, la traduction reste avant tout une mise en rapport qui engendre inévitablement un certain métissage résultant de

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

l'interpénétration des deux langues-cultures en question et elle est de ce fait, ouverture, dialogue et pont de passage.

Bibliographie :

Abou, Selim (1981) : *L'identité culturelle. Relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos.

AverilL James R. (1980) : « A constructivist view of emotion » in R. Plutchik and H. Kellerman (Eds.), *Emotion : Theory, Research and Experience*, Vol. I Theories of Emotion, New York, Academic Press, pp. 305-339.

Baylon, Christian (2002) : *Sociolinguistique : société, langue et discours*, 2ème édition, sous la dir. De Mitterand Henri, Paris, Nathan

Berman, Antoine (1995) : *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard.

Damasio, Antonio R. (2000) : *L'erreur de Descartes*, Paris, Odile Jacob.

Hagège, Claude (1996) : *L'homme de paroles*, Paris, Fayard.

Hall, Edward T. (1971) : *La dimension cachée*, Paris, Editions du Seuil.

Humboldt, Wilhem Von, 1767 – 1835 (2000) : *Sur le caractère national des langues et autres écrits*, Paris, Editions du Seuil.

Journet, Nicolas (2002) : « L'un et le multiple » in N. Journet (éd) *La culture de l'universel au particulier*, pp. 139-145, Auxerre, Sciences Humaines.

Karli, Pierre (1995) : *Le cerveau et la liberté*, Paris, Odile Jacob.

Ladmiral Jean-René et Edmond Marc Lipiansky, (1989) : *La communication interculturelle*, Paris, Armand Colin.

Lakoff, George (1985) : *Women, fire, and dangerous things*, Chicago, University of Chicago Press.

Lederer Marianne (1994) : *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.

Lelord François et Christophe André (2001) : *La force des émotions : amour, colère, joie*…, Paris, Odile Jacob

Lewis Bernard (1988) : *Le langage politique de l'Islam*, Paris, Gallimard.

Morin, Edgar (1991) : *La méthode, 4, les idées : leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Paris, Editions du Seuil.

Nord, Christiane (1991) : *Text Analysis in Translation : Theory, Methodology and Didactic Application of a Model for Translation-Oriented Text Analysis*, Amesterdam/ Atlanta, Rodopi.

Nowotna Magdalena (2005) : *D'une langue à l'autre : Essai sur la traduction littéraire*, Paris, Editions Aux lieux d'être.

Ricoeur, Paul (2004) : *Sur la traduction*, Paris, Bayard.

Ricoeur, Paul (1986) : *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Editions du Seuil

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)

Sapir, Edward (2001) : *Le langage, introduction à l'étude de la parole*, Paris, Payot & Rivages.

Sizoo, Edith (2000) : *Ce que les mots ne disent pas : quelques pistes pour réduire les malentendus interculturels*, Paris, Editions Charles Léopard Mayer.

Surralles, Alexandre (2002) : « Peut-on dire les émotions des autres ? » in N. Journet (éd) *La culture de l'universel au particulier*, pp. 175-181, Auxerre, Sciences Humaines.

Trabant, Jügen (2000) : « Du génie aux gènes des langue » in H. Meschonnic (éd) *Et le génie des langues ?,* pp. 79-102, Presses Universitaires de Vincennes.

Vinay Jean-Paul et Jean Darbelnet (1977) : *Stylistique comparée du français et de l'anglais : Méthode de traduction*, Paris, Didier.

Westen Drew (2000) : *Psychologie : pensée, cerveau et culture*, Paris/ Bruxelles, De Boeck Université.

BDD-A2729 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:50:52 UTC)